

Relations

Que veut dire conserver quand on est de gauche ?

Éric Martin

Danger : impasse du progrès
Number 780, September–October 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/78862ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN 0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, É. (2015). Que veut dire conserver quand on est de gauche ?. *Relations*, (780), 26–28.

Tous droits réservés © Relations, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.
[<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Que veut dire conserver quand on est de gauche ?

Toute liberté plonge ses racines dans un passé hérité. La gauche doit retrouver un sens de la conservation si elle espère dépasser la barbarie capitaliste.

ERIC MARTIN

« Une pleine révolution, il faut littéralement qu'elle soit plus pleine, s'étant emplie de plus d'humanité, il faut qu'elle soit descendue en des régions humaines antérieures, il faut qu'elle ait, plus profondément, découvert des régions humaines inconnues ; il faut qu'elle soit plus pleinement traditionnelle que la pleine tradition même à qui elle s'oppose, à qui elle s'attaque ; il faut qu'elle soit plus traditionnelle que la tradition même. »

CHARLES PÉGUY

L'auteur est professeur de philosophie au Cégep Édouard-Montpetit

Toute théorie critique, disait Theodor Adorno, comporte un moment conservateur. Voilà une phrase qui peut paraître bien étrange à notre pensée binaire, qui oppose le « bon » progrès et l'avenir lumineux à la noirceur d'un « mauvais » passé dégoûlant d'archaïsmes oppressifs. Ce manichéisme simpliste présente aussi la liberté comme une puissance empêchée de se déployer à cause de la présence « d'entraves » que feraient peser sur elle le passé, les normes, les institutions, la société, bref, le monde « extérieur ». Or, c'est là oublier que la liberté trouve ses racines dans des fondements ou conditions de possibilité qui lui sont antérieurs, et sans lesquels elle ne saurait fleurir.

La construction d'un monde meilleur dépend donc, même si cela peut paraître contre-intuitif pour un esprit « progressiste », de notre capacité à préserver ces fondements, ces notions communes et ce « monde commun ».

Pour Hegel, par exemple, toute avancée civilisationnelle est un « dépassement-qui-conservé » (*Aufhebung*) ce qu'il y avait de rationnel dans la forme de société antérieure. On pourrait dire que le véritable progrès ne se construit pas en s'arrachant au passé, mais en utilisant comme marche-pied ce qui, dans la forme de société antérieure, représente déjà une incarnation partielle du bien, du vrai, du juste ou du beau. La construction d'un monde meilleur dépend donc, même si cela peut paraître contre-intuitif pour un esprit « progressiste », de notre capacité à préserver ces fondements, ces notions communes et ce « monde commun »

sans lesquels la liberté se retrouve hors-sol et condamnée à la réification ou à saper ses conditions d'existence.

L'ILLUSION D'UNE LIBERTÉ AUTOFONDÉE

La philosophie dialectique de Platon et Aristote concevait la liberté comme devant s'exercer au sein de communautés organisées autour d'une idée partagée de la « vie bonne ». Or, au XVII^e siècle, Thomas Hobbes, traumatisé par les guerres de religion de son époque, en arrive à la conclusion qu'il est au contraire impossible et dangereux de chercher à s'entendre sur ce qu'est le Bien commun¹. Pour lui, toute tentative d'unifier politiquement la société au moyen d'une conception partagée du devoir-être mènerait à des guerres civiles ou religieuses. La logique libérale conduira ainsi au remplacement du lien politique par un régime *morale*ment neutre, c'est-à-dire reliant les individus au moyen de mécanismes impersonnels qui combinent les droits individuels, le contractualisme et l'alchimie du marché. Autrement dit, on laisse à la main invisible le soin de définir ce qu'est le « bien ».

La conception libérale a produit, comme le relevait le sociologue Michel Freitag dans *L'abîme de la liberté*, une société où l'individu s'illusionne sur le caractère autofondé de sa liberté, qu'il conçoit de manière abstraite comme un arrachement à l'égard de toute contrainte limitant l'autonomie individuelle : moins il y aurait d'institutions, de lois, de société, et plus il serait libre. Or, cette liberté abstraite trouve aujourd'hui son pendant bien peu séduisant dans la froideur implacable et la violence muette des marchés financiers mondiaux, qui l'ont saisie dans leurs rets.

En effet, la désagrégation des sociétés et du commun hérité ne se traduit pas par une augmentation de la liberté, mais au contraire par de nouvelles formes autoritaires de domination et de contrôle où les individus et les peuples sont enfermés comme dans un étou. L'individu est déraciné et arraché au monde traditionnel et concret ; « privé de monde », celui-ci est vite repris en charge par le capitalisme globalisé, la gestion technocratique, la communication, l'informatique et la technoscience, autant de systèmes automatisés auxquels nous transférons de plus en plus le pouvoir de penser et de décider à notre place cependant que nous gisons hébétés dans la lueur spectrale de nos écrans.

LA PRIVATION DE MONDE

Marx ne concevait pas l'aliénation comme l'incapacité du « sujet » individuel à disposer de sa « liberté » sans entraves. Au contraire, le sujet aliéné est le sujet-sans-objet², celui qui est non seulement incapable de s'objectiver dans le monde, de s'extérioriser en façonnant un objet ou une œuvre à



l'image de sa volonté, mais qui est aussi incapable d'entrer en rapport avec l'objectivité naturelle, sociale et culturelle sédimentée par l'activité de l'humanité antérieure. L'aliénation se manifeste ainsi d'abord comme «privation de monde», dès lors que le sujet délié s' imagine se suffire à lui-même en faisant l'impasse sur sa dépendance envers les formes de vie produites par la société. On sait combien le néolibéralisme et la pensée libertarienne mettent de l'avant le sujet entrepreneur de lui-même qui ne devrait rien à personne. Hélas, sur le flanc gauche, la «pensée de l'émancipation» n'est pas non plus à l'abri de ce qu'on pourrait appeler le «fantasme Münchhausen», du nom de ce personnage qui se serait tiré d'un marécage en se soulevant par ses propres cheveux. Autrement dit, toute lutte contre l'aliénation doit trouver une façon de surmonter «l'oubli de la société» (Michel Freitag) et de notre appartenance au monde, c'est-à-dire trouver une façon de préserver ce qui fait l'humanité dans une période marquée par la transgression technico-économique de l'humain, des formes du vivant et de la nature. Une liberté qui veut s'affranchir de tout enracinement se construit dans le ressentiment et aboutit au nihilisme, c'est-à-dire dans le vide et dans l'informe. Ceci pointe l'urgence, pour la théorie critique, de s'interroger sur la question des *formes* (culturelles, institutionnelles, etc.).

REFONDER LA CRITIQUE

Une redéfinition de la pensée critique est ainsi à l'ordre du jour. Pierre Vadeboncoeur disait que la liberté ne constitue pas un arrachement, mais une adhésion. De même, il y avait chez lui ce souci particulier de penser ce qu'est une

forme. Or, c'est exactement à cela qu'est appelée aujourd'hui la théorie critique d'après Michel Freitag : «La critique doit changer de direction. [...] Le point de focalisation ne devrait plus être une émancipation par rapport aux formes du passé, mais *une recreation réfléchie et critique des formes qui appartiennent aux conditions existentielles d'être un être humain complet dans la vie*».

Bien souvent, dans un milieu de gauche, lorsque l'on parle de l'importance de conserver, les condamnations sans appel ne tardent pas : «vous êtes réactionnaire!». Cette réaction échaudée indique d'une part la misère philosophique dans laquelle nous baignons et qui n'est pas étrangère à la faiblesse actuelle des mouvements pour la justice sociale devant la barbarie. Elle témoigne, d'autre part, de la difficulté que nous avons à nous ouvrir à la question suivante : *quelles sont les formes culturelles et institutionnelles que nous devons préserver et augmenter pour sauver notre commune humanité?* C'est sans doute le signe que nous croyons encore disposer de notre humanité comme d'une faculté individuelle innée, attitude qui nous masque sa profonde fragilité.

TOUTE RÉVOLUTION EST UNE CONSERVATION

Une autre question surgit invariablement : mais que faut-il conserver *précisément*? Ce n'est pas le rôle d'un seul individu que de le dire, mais bien un exercice réflexif qui concerne les sociétés elles-mêmes. Ceci dit, on peut tout de même esquisser quelques pistes en pointant du doigt le «patrimoine» de l'humanité : l'art, les humanités gréco-latines, la science, les langues, les cultures, les modes d'être, les institutions inventées par les peuples, l'histoire, l'éducation

Christian Tiffet, *Illusion et liberté*, 2015

(au sens non instrumental du terme), la philosophie, les formes déjà existantes d'égalité, de solidarité et de coopération, la spiritualité, la beauté des paysages naturels, la belle architecture et ainsi de suite; autant de manifestations de choses bonnes et belles à conserver et avec lesquelles tisser

En somme, la gauche a besoin d'un sens de la conservation de ce qui importe et de ce qui est essentiel, c'est-à-dire, outre un sens de ce qui est « à faire », un sens de ce qui est « fait » et donc à conserver.

l'étoffe de la liberté future qui peut là seul trouver son contenu. Il est d'ailleurs toujours étonnant de constater à quel point tout ceci intéresse peu de gens dans les « dis-sociétés » contemporaines qui n'en ont que pour « l'innovation »: il n'y a qu'à voir le massacre actuel des systèmes d'éducation pour constater l'ampleur de la perte qu'a connue l'esprit.

J'insiste, enfin, sur le fait que Michel Freitag parlait de « récréation critique », indiquant par-là que plusieurs choses déjà mises à mal ou détruites doivent être recons-

truites, et que plusieurs autres éléments de notre tradition devront être révisés ou rejetés.

En somme, la gauche a besoin d'un sens de la conservation de ce qui importe et de ce qui est essentiel ou, pour parler comme Cornelius Castoriadis, un sens de ce qui est « à faire », mais aussi un sens de ce qui est « fait » et donc à conserver. En effet, qui ne peut s'appuyer sur aucune tradition ne peut savoir quel bien il vise, comme le montre bien cette citation de l'anarchiste Proudhon dans son toast à la révolution de 1848: « Les révolutions sont les manifestations successives de la justice dans l'humanité. C'est pour cela que toute révolution a son point de départ dans une révolution antérieure. Qui dit donc révolution dit nécessairement *progrès*, dit par là même *conservation*. » ●

1. Voir Jean-Claude Michéa, *L'empire du moindre mal: essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, 2007.

2. Voir Franck Fischbach, *Sans objet*, Paris, Vrin, 2007.

3. Citation tirée du documentaire *Judith Viennet rencontre Michel Freitag, sociologue et philosophe*, Vidéographe, Montréal, 2004.

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

LIVRES

ANDERS, Günther, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, 2006.

ASTRUC, Lionel, *Vandana Shiva. Pour une désobéissance créatrice*, Paris, Actes Sud, 2014.

AZAM, Geneviève, *Osons rester humain*, Paris, Les liens qui libèrent, 2015.

BÉDARD, Jean, *Le pouvoir ou la vie*, Montréal, Fides, 2008.

DUFOUR, Dany-Robert, *Pléonexie. Vouloir posséder toujours plus*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2015.

FEENBERG, Andrew, *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, Paris, La Découverte, 2004.

FREITAG, Michel, *L'impasse de la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2008.

LABELLE, Gilles, MARTIN, Eric et VIBERT, Stéphane (dir.), *Les racines de la liberté. Réflexions à partir de l'anarchisme tory*, Montréal, Nota Bene, 2014.

LASIDA, Elena, *La crise, une chance pour réinventer le lien*, Paris, Albin Michel, 2011.

LÖWY, Michael, *Walter Benjamin: Avertissement d'incendie*, Paris, PUF, 2001.

MARION, Louis, *Comment exister encore? Capital, technoscience et domination*, Montréal, Écosociété, 2015.

MICHÉA, Jean-Claude, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Paris, Climats, 2011.

SABATO, Ernesto, *La résistance*, Paris, Seuil, 2002.

SHIVA, Vandana, *La vie n'est pas une marchandise. Les dérives des droits de propriété intellectuelle*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2004.

REVUES ET ARTICLES

Encyclopédie *Homo Vivens*, dossier « Les radicalités convergentes », [en ligne].

FRÉMAUX, Anne, « La décroissance et l'idée de progrès: entre progressisme et conservatisme critiques », *Journal du MAUSS* [en ligne], 3 novembre 2014.

PICHETTE, Jean, « La grande confusion », *Liberté*, n° 297, automne 2012.

Relations. Articles: A. Levy, « Les apprentis sorciers à l'œuvre », n° 777, avril 2015; N. Le Dévédec, « Le meilleur des mondes transhumanistes », n° 775, décembre 2014; J.-C. Ravet, « Des che-

mins d'humanité », n° 775, décembre 2014; A. Leroy, « Entre l'Inde qui brille et l'Inde qui pleure », n° 773, août 2014; É. Pineault, « Vers un post-capitalisme », n° 741, juin 2010; C. Caron, « Richesse et croissance en question. Entrevue avec Jean-Marie Harribey », n° 728, août 2008; G.-É. Seralini, « Les OGM démasqués », n° 721, décembre 2007. Dossiers: « Cap sur la décroissance », n° 765, juin 2013; « Technoscience: la boîte de Pandore », n° 734, août 2009; « L'idéologie du changement », n° 685, mars 2003.

FILMS ET MULTIMÉDIA

Survivre au progrès de Harold Crooks et Mathieu Roy, Canada, 2011.

Pierre Rabhi. Au nom de la terre de Marie-Dominique Dhelsing, France, 2013.

« L'humanité au pouvoir », entrevue avec Jacques Testart, *Hors-Série* [en ligne], émission « Dans le Texte », 27 juin 2015.

SITES WEB

<colibris-lemouvement.org>: Mouvement pour une transition agro-écologique
<raisons-sociales.com>: Revue de théorie critique québécoise